

Montréal, 10 novembre 1906.

Album Universel (Monde Illustré) No 1176

Je suis restée trois heures dans le mâquis à l'attendre.

—Et tu n'as pas soupé?

—Dame! non, mademoiselle, je n'ai pas eu le temps.

—On va te donner à souper. Ton oncle a-t-il du pain encore?

—Peu, mademoiselle; mais c'est de la poudre surtout qui lui manque. Voilà les châtaignes venues, et maintenant il n'a plus besoin que de poudre.

—Je vais te donner un pain pour lui et de la poudre. Dis-lui qu'il la ménage, elle est chère.

—Colomba, dit Orso en français, à qui, donc fais-tu ainsi la charité?

—A un pauvre bandit de ce village, répondit Colomba dans la même langue. Cette petite est sa nièce.

—Il me semble que tu pourrais mieux placer tes dons. Pourquoi envoyer de la poudre à un coquin qui s'en servira pour commettre des crimes? Sans cette déplorable faiblesse que tout le monde paraît avoir ici pour les bandits, il y a longtemps qu'ils auraient disparu de la Corse.

—Les plus méchants de notre pays ne sont pas ceux qui sont à la campagne (1).

—Donne-leur du pain si tu veux, on n'en doit refuser à personne; mais je n'entends pas qu'on leur fournisse des munitions.

—Mon frère, dit Colomba d'un ton grave, vous êtes le maître ici, et tout vous appartient dans cette maison; mais, je vous en préviens, je donnerai mon mezzaro à cette petite fille pour qu'elle le vende, plutôt que de refuser de la poudre à un bandit. Lui refuser de la poudre! mais autant vaut le livrer aux gendarmes. Quelle protection a-t-il contre eux, sinon ses cartouches?"

La petite fille cependant dévorait avec avidité un morceau de pain, et regardait attentivement tour à tour Colomba et son frère, cherchant à comprendre dans leurs yeux le sens de ce qu'ils disaient.

—Et qu'a-t-il fait enfin ton bandit? Pour quel crime s'est-il jeté dans le mâquis?

—Brandolaccio n'a point commis de crime, s'écria Colomba. Il a tué Giovan' Opizzo, qui avait assassiné son père pendant que lui était à l'armée."

Orso détourna la tête, prit la lampe, et, sans répondre, monta dans sa chambre. Alors Colomba donna poudre et provisions à l'enfant, et la reconduisit jusqu'à la porte en lui répétant: "Surtout que ton oncle veille bien sur Orso!"

XI

Orso fut longtemps à s'endormir, et par conséquent s'éveilla fort tard, du moins pour un Corse. A peine levé, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la maison de ses ennemis et les "archers" qu'ils venaient d'y établir. Il descendit et demanda sa soeur. "Elle est à la cuisine qui fond des balles", lui répondit la servante Saveria. Ainsi, il ne pouvait faire un pas sans être poursuivi par l'image de la guerre.

Il trouva Colomba assise sur un escabeau, entourée de balles nouvellement fondues, coupant les jets de plomb.

—Que diable fais-tu là? lui demanda son frère.

—Vous n'aviez point de balles pour le fusil du colonel, répondit-elle de sa voix douce; j'ai trouvé un moule de calibre, et vous aurez aujourd'hui vingt-quatre cartouches, mon frère.

—Je n'en ai pas besoin, Dieu merci!

—Il ne faut pas être pris au dépourvu, Ors' Anton'. Vous avez oublié votre pays et les gens qui vous entourent.

—Je l'aurais oublié que tu me le rappelleras bien vite. Dis-moi, n'est-il pas arrivé une grosse malle il y a quelques jours?

—Oui, mon frère. Voulez-vous que je la monte dans votre chambre?

—Toi, la monter! mais tu n'aurais jamais la force de la soulever... N'y a-t-il pas ici quel-que homme pour le faire?

—Je ne suis pas si faible que vous le pensez, dit Colomba, en retroussant ses manches et découvrant un bras blanc et rond, parfaitement formé, mais qui annonçait une force peu com-

mune. Allons, Saveria, dit-elle à la servante, aide-moi. Déjà elle enlevait seule la lourde malle, quand Orso s'empressa de l'aider.

"Il y a dans cette malle, ma chère Colomba, dit-il, quelque chose pour toi. Tu m'excuseras si je te fais de si pauvres cadeaux, mais la bourse d'un lieutenant en demi solde n'est pas trop bien garnie." En parlant, il ouvrait la malle et en retirait quelques robes, un châle et d'autres objets à l'usage d'une jeune personne.

"Que de belles choses! s'écria Colomba. Je vais bien vite les serrer de peur qu'elles ne se gâtent. Je les garderai pour ma noce, ajouta-t-elle avec un sourire triste, car maintenant je suis en deuil." Et elle baisa la main de son frère.

"Il y a de l'affectation, ma soeur, à garder le deuil si longtemps.

—Je l'ai juré, dit Colomba, d'un ton ferme. Je ne quitterai le deuil..." Et elle regardait par la fenêtre la maison des Barricini.

"Que le jour où tu te marieras?" dit Orso cherchant à éviter la fin de la phrase.

"Je ne me marierai, dit Colomba, qu'à un homme qui aura fait trois choses..." Et elle contemplait toujours d'un air sinistre la maison ennemie.

"Jolie comme tu es, Colomba, je m'étonne que tu ne sois pas déjà mariée. Allons, tu me diras qui te fait la cour. D'ailleurs j'entendrai bien les sérénades. Il faut qu'elles soient belles pour plaire à une grande vocératrice comme toi.

—Qui voudrait d'une pauvre orpheline?... Et puis l'homme qui me fera quitter mes habits de deuil fera prendre le deuil aux femmes de là-bas.



Ajaccio — Maison où est né Napoléon Ier

Cela devient de la folie, se dit Orso. Mais il ne répondit rien pour éviter toute discussion.

"Mon frère, dit Colomba d'un ton de câlinerie, j'ai aussi quelque chose à vous offrir. Les habits que vous avez là sont trop beaux pour ce pays-ci. Votre jolie redingote serait en pièces au bout de deux jours si vous la portiez dans le mâquis. Il faut la garder pour quand viendra miss Nevil." Puis, ouvrant une armoire, elle en tira un costume complet de chasseur. "Je vous ai fait une veste de velours, et voici un bonnet comme en portent nos élégants; je l'ai brodé pour vous il y a bien longtemps. Voulez-vous essayer cela?"

Et elle lui faisait endosser une large veste de velours vert ayant dans le dos une énorme poche. Elle lui mettait sur la tête un bonnet pointu de velours noir brodé en jais et en soie de la même couleur, et terminé par une espèce de houpe.

"Voici la cartouchière (1) de notre père, dit-elle, son stylet est dans la poche de votre veste. Je vais vous chercher le pistolet.

—J'ai l'air d'un vrai brigand de l'Ambigu-Comique, disait Orso en se regardant dans un petit miroir que lui présentait Saveria.

—C'est que vous avez tout à fait bonne façon comme cela, Ors' Anton', disait la vieille servante, et le plus beau "pointu" (2) de Bolognino ou de Bastelica n'est pas plus brave!"

Orso déjeuna dans son nouveau costume, et

(1) "Carchera", ceinture où l'on met des cartouches. On y attache un pistolet à gauche.

(2) "Pinsuto". On appelle ainsi ceux qui portent le bonnet pointu, "barreta pinsuta."

pendant tout le repas il dit à sa soeur que sa malle contenait un certain nombre de livres; que son intention était d'en faire venir de France et d'Italie, et de la faire travailler beaucoup. "Car il est honteux, Colomba, ajouta-t-il, qu'une grande fille comme toi ne sache pas encore des choses que, sur le continent, les enfants apprennent en sortant de nourrice.

—Vous avez raison, mon frère, disait Colomba; je sais bien ce qui me manque, et je ne demande pas mieux que d'étudier, surtout si vous voulez bien me donner des leçons."

Quelques jours se passèrent sans que Colomba prononçât le nom des Barricini. Elle était toujours aux petits soins pour son frère, et lui parlait souvent de miss Nevil. Orso lui faisait lire des ouvrages français et italiens et il était surpris tantôt de la justesse et du bon sens de ses observations, tantôt de son ignorance profonde des choses les plus vulgaires.

Un jour, après déjeuner, Colomba sortit un instant, et, au lieu de revenir avec un livre et du papier, parut avec son mezzaro sur la tête. Son air était plus sérieux encore que de coutume. "Mon frère, dit-elle, je vous prierai de sortir avec moi.

—Où veux-tu que je t'accompagne?" dit Orso en lui offrant son bras.

"Je n'ai pas besoin de votre bras, mon frère, mais prenez votre fusil et votre boîte à cartouches. Un homme ne doit jamais sortir sans armes.

—A la bonne heure! Il faut se conformer à la mode. Où allons-nous?"

Colomba, sans répondre, serra le mezzaro autour de sa tête, appela le chien de garde, et sortit suivie de son frère. S'éloignant à grands pas du village, elle prit un chemin creux qui serpentait dans les vignes, après avoir envoyé devant elle le chien, à qui elle fit un signe qu'il semblait bien connaître; car aussitôt il se mit à courir en zigzag, passant dans les vignes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours à cinquante pas de sa maîtresse, et quelquefois s'arrêtant au milieu du chemin pour la regarder en remuant la queue. Il paraissait s'acquitter parfaitement de ses fonctions d'éclaireur.

"Si Muschetto aboie, dit Colomba, armez votre fusil, mon frère, et tenez-vous immobile."

A un demi-mille du village, après bien des détours, Colomba s'arrêta tout à coup dans un endroit où le chemin faisait un coude. Là s'élevait une petite pyramide de branchages, les uns verts, les autres desséchés, amoncelés à la hauteur de trois pieds environ. Du sommet on voyait percer l'extrémité d'une croix de bois peinte en noir. Dans plusieurs cantons de la Corse, surtout dans les montagnes, un usage extrêmement ancien, et qui se rattache peut-être à des superstitions du paganisme, oblige les passants à jeter une pierre ou un rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente. Pendant de longues années, aussi longtemps que le souvenir de sa fin tragique demeure dans la mémoire des hommes, cette offrande singulière s'accumule ainsi de jour en jour. On appelle cela l'"amas", le "mucchio" d'un tel.

Colomba s'arrêta devant ce tas de feuillage, et, arrachant une branche d'arbousier, l'ajouta à la pyramide. "Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort. Prions pour son âme, mon frère!" Et elle se mit à genoux. Orso l'imita aussitôt. En ce moment la cloche du village tinta lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes.

Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'oeil sec, mais la figure animée. Elle fit du pouce à la hâte le signe de croix familial à ses compatriotes et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solennels; puis, entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison. Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en tira une chemise couverte de larges taches de sang. "Voici la chemise de votre père, Orso." Et elle la jeta sur ses genoux. "Voici le plomb qui l'a frappé." Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées. "Orso, mon frère! cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso! tu le vengeras!" Elle l'embrassa avec une espèce de fureur, baisa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

(1) Etre "alla campagna", c'est-à-dire être bandit. Bandit n'est point un terme odieux; il se prend dans le sens de banni; c'est l'"outlaw" des ballades anglaises.